

**Interview du fantôme de George Sand (en noir, par Monique)
par une journaliste-médium (en rouge, Claude).**

George Sand ! Le nom d'une des femmes les plus célèbres de la littérature française suscite volontiers aujourd'hui encore l'admiration ou l'agacement.

Qui était vraiment la « bonne dame de Nohant » ?

Chers spectateurs, nous voici en face de George Sand, un des monstres sacrés de la littérature française, afin de faire connaissance avec sa vie et avec son œuvre.

Le 1^{er} juillet 1804 nait à Paris, 15 rue de Meslé, Amandine – Aurore – Lucile Dupin.



Votre enfance, d'abord à Paris, puis en Espagne où votre mère suivait son mari, Maurice, dans l'armée napoléonienne.



Puis c'est le retour à Nohant.



Votre petit frère meurt, puis votre père d'un accident de cheval à Nohant.

Qui vous a élevée ?



← **Ma grand-mère paternelle, qui m'identifie à son fils, désire m'élever ; pour cela, elle donne une rente à sa belle-fille qui repart à Paris. Je ne reverrai ma mère que quelques fois.**



Ma grand-mère m'appelle Maurice (« Tu ressembles trop à ton père ! » disait-elle).

Cette ressemblance qui vous constitue en fille-garçon, en Aurore-Maurice, hante l'histoire de votre vie.

Mis à part les brefs séjours à Paris dans l'appartement de votre grand-mère, vous avez eu pour précepteur Deschartres, homme brillant, qui, après s'être occupé de Maurice, vous instruit. Il ne quitta jamais la maison de votre grand-mère ; ce fut le seul homme de la maisonnée ; vous avez été malheureuse en apprenant sa mort en 1828.

J'ai passé 9 ans à Nohant où j'ai suivi des leçons de mathématiques, de dessin, de danse, de botanique et j'étais même autorisée à prendre des livres dans la bibliothèque.



Puis, accompagnée de ma grand-mère, j'ai franchi le seuil du couvent des Dames Augustines Anglaises (situé non loin du Panthéon) pour y achever mon éducation.

Dans cet établissement, les petites, dont l'âge oscille entre 5 et 12 ans, se divisent en 3 catégories : les sages, les bêtes et les diables ; je faisais partie des diables.

Adolescente, vous vous êtes d'abord livrée à toutes sortes d'excentricités puis vous en avez mesuré l'inanité. Il vous faut autre chose, « une passion ardente ». Ce fut le point de départ du sentiment religieux.

A la suite de ma conversion, je quitte le camp des diables pour celui des dévotes. J'envisage même de devenir religieuse. Mais, à 16 ans, le 12 avril 1820, je reviens à Nohant.

En 1821, la santé de votre grand-mère décline et elle décide de marier sa petite-fille. Mais une hémiplegie la foudroie. Vous étudiez la nuit les livres de la bibliothèque de votre grand-mère et découvrez Jean-Jacques Rousseau. Vous vous réfugiez dans l'imagination, vous créant un monde fantastique.

Vous ne passez pas votre vie qu'à lire. Sur votre jument, habillée en homme, vous parcourez la campagne, ce qui fait scandale auprès des habitants du pays.

Le 26 décembre 1821, ma grand-mère décède. C'est à cette époque que je me rends compte du fossé qu'il y a avec ma mère. J'ai été tour à tour victime de la sensibilité de ces deux femmes et de la mienne propre, trop ménagée par elles. *« Ma mère et ma grand-mère, avides de mon affection, s'arrachèrent les lambeaux de mon cœur ».*

Le 17 septembre 1822, vous vous mariez à Paris avec Casimir Dudevant.



Vous êtes enceinte l'hiver suivant. Votre fils ← Maurice naît à Paris le 13 juin 1823.

Puis, c'est la dépression, la mélancolie et le retour à Nohant. On le ressent dans vos premiers livres et dans vos lettres où vous parlez de suicide.



Effectivement, mais je pars dans les Pyrénées avec des amies et je rencontre Aurélien de Seze, avocat bordelais.

Casimir, mon mari, ne pense qu'à la chasse et aux petites servantes.



Je connais ensuite Stéphane
← Ajasson, un jeune érudit local.
Sous prétexte de santé vacillante,
je pars pour Paris avec Stéphane
et, neuf mois plus tard, nait
Solange. →



Je me demande bien qui est le père !

Mais, durant l'été 1830, je rencontre, chez mes amis Duvernet, un jeune homme frêle, aux cheveux blonds et à l'air doux, de 7 ans plus jeune : Jules Sandeau, →
qui veut être homme de lettres. Je deviens sa maitresse et nous nous installons à Paris. Je m'arrange avec mon mari et lui confie la garde des enfants.



Ayant peu de revenus, vous décorez des tabatières et des boîtes de Spa (ces boîtes en bois naturel qui ont trempé dans l'eau ferrugineuse puis que l'on décore).

Grâce à vos amis berrichons, vous faites la connaissance d'Hervé de la Touche, directeur du petit journal satirique « Figaro », qui vous invite à y publier des textes de votre choix.

« Nous n'avons pas précisément la liberté au Figaro. M. de la Touche, notre digne patron, est sur nos épaules, taillant, rognant à tort et à travers, mais imposant ses lubies, ses aberrations, ses caprices ».

Hervé de la Touche me demande de signer sous un pseudonyme ; ce sera J. Sand, mais bientôt je le changerai en G. Sand.

Quand, dans toutes les premières années de la Monarchie de Juillet, en 1830, commence l'histoire de George Sand, la femme se doit d'afficher visiblement les signes d'une activité justifiant sa présence dans la rue.

Par exemple, elle se doit de porter le costume de la logeuse, de la servante, de la grisette, pour ne pas être confondue avec une prostituée. Elle se doit de sortir accompagnée.



Il n'est pas étonnant dès lors qu'Aurore Dudevant se décide à porter le costume masculin pour passer discrètement d'un endroit à l'autre sans susciter de commentaires.



L'idée de s'habiller en homme vous est suggérée par votre mère qui, comme bien d'autres, en a fait de même dans sa

jeunesse, pour des raisons pratiques, autant qu'économiques.



De retour à Nohant à l'automne 1831, j'écris un roman, Indiana, qui n'est pas seulement un roman d'amour mais un roman qui décrit et conteste une condition, celle des femmes mariées et, plus largement, l'état de la Société.

Ce roman fut un coup de maître. J'ai aussitôt écrit à Jules Boucoiran « Mon mari a fixé ma dépense particulière à 3.000 F ; je songe donc à augmenter mon bien-être par quelques profits. »

C'est ainsi qu'Aurore Dudevant est devenue George Sand pour la littérature.

Une fois célèbre, que devient Jules Sandeau ?

Je m'installe ailleurs avec ma fille, puis je romps avec Jules Sandeau.

Valentine, en 1832, est votre 2^{ème} roman. Votre notoriété grandit encore.

Puis vous connaissez une comédienne, Marie Dorval, → et vous ne vous quittez plus. Vous dites « *Je veux t'aimer toujours, soit pour pleurer, soit pour rire avec toi* ». Cette liaison se transforme bientôt en amitié profonde.





En 1833, je fais la connaissance de Musset, de 6 ans mon cadet. En parlant de ce poète, je peux dire qu'il avait « *une force toute virile et aussi toutes les tendresses de l'amour féminin* ».

D'ailleurs, dans votre œuvre *Lelia*, cette tension entre les deux sexes est partout. Ceci paraît en feuilleton dans « *La revue des deux mondes* » et fait scandale. Les critiques encensent ou condamnent la nouvelle romancière et font de vous un auteur à la mode.

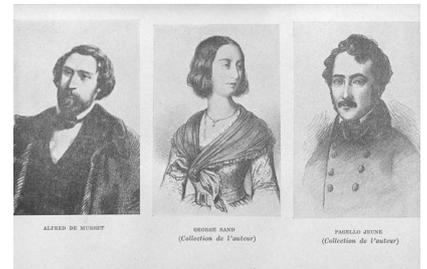
Je pars avec Alfred de Musset à Venise. Certains vilipendent la femme volage, d'autres le libertin cynique qui court les bordels.

Mais Alfred de Musset est dépressif ; c'est un suicidaire.

Musset à gauche →

Je vis à Venise de fin décembre 1833 au mois de juillet 1834, et j'y rencontre Pietro Pagello, jeune médecin qui soigne Musset et qui devient mon amant.

Pagello à droite →



En 1834, je suis de retour en France en compagnie de Pagello.

Mais je le quitte bientôt pour rejoindre mes enfants à Nohant.



Avec Maurice, âgé de 13 ans, et Solange, 8 ans, vous rejoignez à Genève Franz Liszt et Marie d'Agoult. →



« *Quand Franz joue du piano, je suis soulagée, toutes mes peines se poétisent, tous mes instincts s'exaltent* ».

A Franz Liszt, j'ai parlé de ma passion pour la musique qui me jette
« dans des extases et dans des ravissements qui ne sont pas de ce monde ».

Entre temps, vous avez pour amant Michel de →
Bourges. Mais, en 1837, vous rencontrez l'acteur
Pierre-François Touzé, dit Bocage, l'écrivain Charles
Didier puis le vaudevilliste Félicien Mallefille.

« L'amour bouillonne en moi comme la sève de la vie
dans l'univers ».

Vous vous liez d'une grande amitié avec Balzac ; il vous
demandera d'ailleurs de préfacier la Comédie humaine.



Puis c'est, en 1838, la rencontre avec
Chopin qui, au début, se méfie de
cette femme de 6 ans son aînée. Mais
vous devenez rapidement amants.

« Nous nous sommes livrés au vent
qui passait et qui nous a emportés
tous deux dans une autre région pour
quelques instants ».

Les projets de voyage se précisent à la fin de l'été 1838, surtout que
Chopin a une maladie pulmonaire.

« La santé de Chopin, ange de douceur et de bonté, ne s'améliore pas ».

L'hiver se passe à Paris, l'été à Nohant. Pendant 8 ans, vous vivez une
période stable.

« Mon autre fils, Chopin, est toujours frêle et souffreteux, son âme est la
perfection dans un corps malade ».

Solange épouse un sculpteur, Auguste Clesinger, →
en 1847 à Monaret.



Bientôt elle a des relations de plus en plus difficiles avec vous.

Le 17 octobre 1849, mort de Chopin.
« Cette mort m'a affectée profondément ».



George Sand participe à 2 tribunes de genres très différents pour faire entendre ses idées. Littérature et politique se conjuguent parfaitement dans votre esprit et il s'agit bien de mettre votre talent, mais aussi votre notoriété, acquise grâce à la littérature, au service d'une espérance puissante, du « rêve d'une société meilleure ».

Avant la Révolution de 1848, j'ai multiplié mon soutien à toutes les formes du gouvernement en place ; j'ai appelé à la démocratie et réclamé pour le peuple, qui concentre les forces vives de la nation, respect et considération.



Qui est George Sand au début de l'année 1848 ?

Un personnage public, admiré par les uns et vivement critiqué par les autres ?

En 1848, « Madame Sand » ainsi qu'on la désigne, est une femme de 44 ans. Vous vivez seule à Nohant en compagnie de votre fils, jeune homme de 25 ans, que vous présentez volontiers comme votre raison de vivre.

Vous vous brouillez avec votre fille de 21 ans à la suite d'un différend que la fin de votre vie ne réussira pas à dissiper. Et vous commencez la rédaction de vos mémoires.

Bientôt le spectre de la guerre civile s'empare des esprits.

« J'ai été accablée d'abord d'un tel dégoût en quittant Paris, ensuite d'une telle horreur en apprenant les funestes nouvelles de juin, que j'ai été malade et comme imbécile pendant des jours ».

Le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon Bonaparte dissout l'Assemblée et invite les Français à confirmer sa décision par un plébiscite. Vous êtes alors à Paris pour assister aux répétitions de votre pièce « Le mariage de Victorine ». Vous observez les mouvements de la rue. Le 21 décembre, la 2^{ème} République a vécu. Vous êtes désabusée.

« Après tout, lorsque les lois fondamentales d'une république sont violées, les coups d'Etat ou, pour mieux dire, les coups de fortune ne sont pas plus illégitimes les uns que les autres. »



En décembre 1849, deux jeunes gens arrivent à Nohant. Le premier est un Allemand de belle prestance, Hermann Müller-Striebing, auquel Sand, un moment, ne semble pas indifférent.

Le second est le graveur Alexandre Manceau, ami de Maurice, âgé de 31 ans.



Il sera mon amant, mon secrétaire, mon factotum fidèle et diligent à partir de 1852. Il tiendra mes agendas avec une grande minutie.

Il vous désigne sous le nom de « Madame » et s'occupera de vous jusqu'à sa propre mort.

« Oui, je me porte bien et je suis très heureuse. J'ai 46 ans, j'ai des cheveux blancs. On aime les vieilles femmes plus que les jeunes ; je le sais maintenant ».



En 1850, vous décidez alors de faire un théâtre à Nohant. Vous transformez le rez de chaussée pour en faire un véritable théâtre en miniature ; il devient le laboratoire des pièces qui vont être jouées à Paris. Maurice est la cheville ouvrière du théâtre.

Familiers de Nohant, invités et gens du village constituent un public disparate pouvant atteindre une cinquantaine de personnes qui reçoivent bientôt une invitation à l'en-tête de « Théâtre de Nohant ».



Maurice fabrique les marionnettes, au début très simples, puis de plus en plus sophistiquées, avec de plus en plus de succès. Bientôt, c'est un véritable travail auquel tous les corps de métier participent (une partie des marionnettes est désormais exposée dans les écuries du château de Nohant).

Nohant se transforme en un fabuleux atelier où chacun vaque avec plaisir à ses occupations. Je poursuis mon rêve d'une communauté d'artistes vivant en bonne intelligence.

Souvent évoquée, ma nature maternelle se caractérise par une grande générosité, un dévouement continuel, une manière exceptionnelle de penser et de pourvoir à tout, un goût certain pour l'autorité.

Avec votre jeune amant, Manceau, vous vous promenez dans la campagne et goûtez beaucoup la randonnée pédestre. Bientôt, Manceau achète une petite maison dans la vallée de la Creuse, à Gargillesse. Il y a 2 chambres ; l'une d'elles vous sert de cabinet de travail.



Maurice, mon fils chéri, tombe amoureux d'une jeune fille de 16 ans, Clotilde. Je prends des renseignements sur la famille et me rend compte que les parents de Clotilde ne sont pas mariés. Les projets sont aussitôt arrêtés.

Suivant sur ce point les usages de votre temps, vous vous conduisez en aristocrate et en héritière. Aussi, vous vous arrosez sans hésiter le droit d'intervenir dans la vie intime de votre fils. Ceci pourrait apparaître comme un comble !

Je mène une vie bien honorable et réglée. Je dors le matin, compose des canevas l'après-midi et lit en société le soir quand il n'y a pas de spectacle.

En fin de soirée, je monte dans ma chambre pour écrire des lettres et pour reprendre le roman abandonné. Manceau me prépare chaque soir du papier à cigarette, du tabac et un verre d'eau sucré.

En mai 1856, ayant la main brisée et contractée de fatigue, vous réussissez à changer d'écriture après plusieurs semaines d'exercices patients. Vous adoptez une écriture droite qui permet d'écrire beaucoup plus vite sans trop barbouiller.

En 1858, sous le titre de « Légendes rustiques », je publie encore 12 légendes berrichonnes telles que :

Les pierres sottes Les laveuses de nuit Le meneu de loups
Le moine des Etangs-Brisses Les Flambettes.

Maurice, dit « Bouli », ne veut rien être que peintre. Il illustre vos écrits.

Parfois des idées me viennent : « *Et alors, je voudrais oublier que j'ai été auteur et me plonger dans la vie physique, avec une vie morale de rêverie, de contemplation, de lectures modérées et choisies ; voilà mon rêve* ».



La naissance de la petite Jeanne en 1849 m'a rapproché de Solange. Malheureusement, ma fille divorce en décembre 1854.

Tout comme votre grand-mère, vous demandez la garde de votre petite-fille. Alors que vous venez d'obtenir cette garde, la petite meurt de la scarlatine dans la nuit du 13 au 14 janvier 1855. C'est un drame pour vous.

Vous accusez votre gendre d'avoir mis la petite Jeanne 6 mois dans un internat où elle était malheureuse et mal soignée.

Le 11 mars 1855, avec Maurice et Manceau, je quitte Nohant pour une promenade en Italie dont je rentrerai à la fin du mois de mai.

En 1853, à 49 ans, vous avez changé.

Transpirations accablantes, fatigues continuelles. Votre silhouette menue s'est alourdie ; vos traits se sont épaissis ; vos cheveux ont blanchi par endroits.



Quand il ne s'agit pas de chiffons, les rapports entre Solange et vous deviennent difficiles. Vous la soupçonnez d'entretenir quelque liaison.

« Si Solange n'était qu'une femme galante, volage, coquette ou fantasque, je la gronderais et je subirais le mal qu'elle se fait elle-même. Mais c'est bien autre chose qu'une tête folle, c'est une âme perverse. C'est une femme payée et entretenue. Moi, je n'accepte pas la prostitution. ».

Avec votre fils, les rapports sont bien différents. En mars 1861, Maurice est décoré de la Légion d'Honneur. Il va avoir 37 ans. Il s'honore de l'amitié du Prince Jérôme.

Après un bref séjour en Algérie, il s'embarque le 23 juin sur le yacht du prince ; direction l'Amérique.



Le 12 octobre, Maurice est de retour. Il est d'une forme exceptionnelle et je suis « écrasée de soulagement ». Il écrit son voyage sous le titre « Six mille lieues à toute vapeur », et je préface ce livre.

Vous vous êtes trouvé un nouveau fils adoptif en la personne d'Alexandre Dumas fils, jeune dramaturge plein de talent.

Dans tous les cas, c'est de jeunes gens que vous continuez de vous entourer, de grands enfants dont vous appréciez la drôlerie, la joie de vivre.

17 mai 1862 : Maurice est marié, à 39 ans. Il épouse la fille du graveur Luigi Calamatta, Lina, qui en a 20. Nadar a tiré leur portrait.



« L'enfant est une petite Romaine pur sang, crépue, mignonne, fine, une voix charmante, une physionomie fine. Elle est aimable et vraie. J'en raffole. C'était ma préférée de toutes les jeunesses qui nous entouraient. Enfin l'avenir nous sourit ! ».



En juillet de l'année suivante, tous vos souhaits sont exaucés : Marc est né.

Depuis un moment, Maurice manifeste à l'égard de Manceau une hostilité à peine déguisée. Cette fois, le chef de famille c'est lui. C'est du moins le sentiment qu'il en a. En novembre 1863, je pars avec Manceau non loin de Paris, à Palaiseau.



L'état de santé de Manceau montre depuis quelque temps des signes de ressemblance inquiétants avec celui de Chopin en fin de vie. Il continue de maigrir, tousse sans arrêt et paraît avoir deux fois son âge.

Au début du mois de juin 1864, j'encourage Maurice à quitter Nohant avec sa famille afin de présenter le jeune Marc-Antoine au Baron Dudevant, son père.

Le petit Marc-Antoine souffre de dysenterie. Vous écrivez « Pas de fruits ! Pas de fruits ! ». L'enfant faiblit ; et vous arrivez trop tard, le petit est mort.

« Je pleure en dormant, en marchant, en travaillant, et la moitié du temps passe sans penser à rien, comme en état d'idiotisme. Il faut laisser faire la nature, mais combattre l'amertume mes pauvres enfants. Nous aimerons, nous souffrirons, nous espérons, nous craignons, nous serons pleins de joie, de terreur, en un mot nous vivons encore, puisque la vie est comme cela, un terrible mélange. ».

Manceau se meurt à Palaiseau. Vous écrivez « Ce qui est horrible, ce qui demande toutes les forces, toutes les volontés, toutes les croyances de l'âme, c'est l'agonie à laquelle j'assiste de l'être le meilleur, le plus dévoué, le plus grand par le cœur. ». « Les jours s'écoulaient comme un cauchemar ».

Alexandre Manceau s'éteint le 18 août 1865. Votre chagrin est très profond.

Le 28 août je suis de retour à Nohant.



Quelques mois plus tard, le 10 janvier 1866, Lina met au monde une petite fille qui reçoit le prénom de sa grand-mère, Aurore. C'est l'embellie. La maison de Nohant semble revenir à la vie.

Deux ans plus tard, le 11 mars 1868, une deuxième petite-fille naît à Nohant. Maurice et vous êtes à Paris quand vous apprenez la nouvelle. La petite s'appelle Gabrielle.



En présence du prince Jérôme, les 2 petites filles sont baptisées dans la religion protestante.

En 1867, je suis revenue vivre définitivement à Nohant mais j'ai gardé un pied-à-terre à Paris.



Commence entre Flaubert et vous une relation principalement épistolaire. Vous le surnommez « *mon cher troubadour* ».

Ma santé n'est plus très bonne. Régulièrement, le corps manque d'entrain, d'énergie. L'active maitresse de Nohant que j'étais s'arrête : le dos, la gorge, les yeux, les reins, l'estomac, les intestins affichent des signes de dysfonctionnement. A Flaubert, je m'avoue « *patraque* ». Je fais un régime.

A 67 ans, Vous semblez décidément avoir trouvé la paix dans la vie de famille, sous la houlette de Maurice qui est confit et endurci dans la personnalité et la soif de posséder.

Les fillettes grandissent. Leurs parents et leur grand-mère se chargent pour l'instant de leur éducation.

En décembre 1872, je publie dans « Le Temps » un conte pour enfants : « Les ailes du courage ».

En 1873, « Les contes d'une grand-mère » sont publiés.

Vous continuez de recevoir des livres et des manuscrits d'auteurs débutants. Patiemment, vous répondez, conseillez et répétez « *L'art pour l'art est un vain mot. L'art pour le vrai, l'art pour le beau et le bon, voilà la religion que je cherche* ».

Pour vous « *la politique est lamentable et je ne m'en console qu'avec mes petites-filles* ».

Je croque mes petites filles en promenade et je m'essaye à la dentrite. On jette dans l'eau une ou plusieurs taches de couleur sur une feuille de papier que l'on presse ensuite sur un papier fortement absorbant. Une fois sèches, les formes ainsi obtenues sont retouchées à l'aquarelle ou à l'encre.

Bientôt vous aurez l'idée de vendre ces petites aquarelles autographes pour grossir « la tirelire de vos petites-filles ».

En réalité, avec l'aide de Maurice, vous réalisez une production plastique d'une étonnante originalité qui a été rarement réunie et exposée.

Au début du mois de mai 1875, la mort de Michel Levy m'affecte profondément ; il était mon éditeur depuis 20 ans.

Peu de temps après, un jeune érudit belge, bibliophile et collectionneur d'autographes, Charles de Spoelbach de Lovenjoul, prend contact avec moi. Il me rencontre en juin 1875 et me propose de m'aider à classer mes œuvres et à en dresser un inventaire complet. Je le mets aussitôt au travail.

28 mai 1876, à Marguerite Thuillier, vous avouez souffrir beaucoup d'une maladie chronique de l'intestin.



Patraque depuis plusieurs mois, mon état s'est brutalement dégradé. Il ne me reste plus que quelques jours à vivre. Le 30 mai, deux médecins de La Châtre confirment le verdict de mon vieil ami le Dr Papet qui s'est rendu à mon chevet : « *Elle est perdue* ».

Vous souffrez d'une occlusion intestinale, vraisemblablement causée par un cancer de l'intestin. Par moment, les douleurs sont si aiguës que vos cris résonnent jusque dans le jardin.

Le 2 juin, les médecins ont l'idée de procéder à un lavement à l'eau de Seltz, en quantité considérable, au moyen d'une sonde. Aucun soulagement n'est obtenu et il est trop tard pour opérer.

Vous criez votre souffrance sans discontinuer et appelez la mort comme une délivrance.

Dans mes moments de lucidité, je manifeste ma honte d'exposer le petit corps replet d'une vieille femme de 71 ans, au ventre boursoufflé, à l'odeur nauséabonde, aux yeux des personnes qui m'entourent.

Le 7 juin, vous réclamez Aurore et Gabrielle et balbutiez quelques mots affectueux. Tôt dans la matinée du lendemain, vous entrez en agonie.

Votre regard devient fixe et votre respiration de plus en plus difficile. Lina, Solange, René et Oscar sont agenouillés au pied de votre lit, avec le Dr Favre.

Maurice dort.

A 9 h 30 vous décédez. Quand votre fils apprend la nouvelle, il répète au milieu des sanglots « la vie nous est finie ! ».

La décision d'un enterrement catholique revient à Solange, contre l'avis de Maurice et Lina, et de plusieurs amis républicains.

Le Docteur Favre est envoyé chez le curé de Nohant pour lui proposer de célébrer la messe d'enterrement. La situation étant jugée délicate, Solange entre en contact avec Monseigneur de La Tour d'Auvergne.





Celui-ci conserve parfaitement à l'esprit les déclarations d'une femme « immorale ». Mais, ne voulant pas risquer de scandale, il autorise un simple office religieux célébré par le seul curé de Nohant.

Vous êtes enterrée non loin de votre père, de votre grand-mère et de votre petite-fille Jeanne. Plus tard, la tombe sera décorée d'un mausolée en forme de sarcophage portant une plaque où se trouvent les dates de naissance et de mort.



Qu'elle ironie ! L'une des figures les plus importantes du siècle, l'une de celles qui a le plus vivement lutté pour sa propre indépendance et pour l'égalité des sexes, est ramenée à son seul « état », celui de fille et de veuve d'un Baron, et déclarée sans profession.

Serviteurs et familiers de Nohant défilent dans votre chambre mortuaire les 8 et 9 juin. L'enterrement a lieu le samedi 10 juin. De Paris sont conviés vos nombreux amis.

Les villageois se sont massés sur le bref trajet qui conduit du château au porche de la petite église de Nohant. Porté par 4 paysans en blouse, mon cercueil est précédé d'un enfant de chœur brandissant la croix, de quelques autres tenant des cierges, du chantre et du curé de la paroisse. Les cordons du poêle sont tenus par le Prince Napoléon, Alexandre Dumas fils et par mes petits-neveux.

Au cimetière qui jouxte le château, Ernest Perigois, ami d'enfance, prend la parole trop longuement. Paul Meurice lit le bref discours rédigé par Victor Hugo « *Je pleure une invitée et je salue une immortelle* ».

Des problèmes arrivent lors de l'ouverture du testament chez le notaire Moulin.

J'ai conforté les dispositions prises dans un testament antérieur, de 1847, dans lequel je léguais la plus grande partie de mes biens à mon fils, au détriment de ma fille Solange. Trente ans de colère inexorable !

Quelles raisons ont pu vous pousser à déposséder votre fille de la sorte ? Un faisceau de sentiments alliant la déception à la rancune et remontant peut-être aux circonstances de sa naissance, auquel s'ajoute celui de l'avoir dotée très généreusement à son mariage ?

Dans les pays d'Europe, de Russie et aux Etats-Unis, l'œuvre est connue et accueillie avec enthousiasme. Votre nom se trouve associé aux luttes en faveur des femmes et des déshérités.



La célébration du centenaire de ma naissance en 1904 suscite néanmoins une vraie reconnaissance nationale. Une statue, exécutée par François Sicard, est placée dans le jardin du Luxembourg à Paris.

Ma petite-fille, Aurore, héritera du domaine de Nohant où elle vivra jusqu'à sa mort en 1961, après avoir légué sa maison à l'Etat en 1952.

Conclusion

La vie de Georges Sand entre dans la légende. Ses biographies se plaisent très tôt à opposer la femme, aux nombreuses aventures sentimentales, à la grand-mère sereine, la « bonne dame de Nohant ».

Pour qui veut tenter de la comprendre, il reste une œuvre conséquente, complexe dans ses intentions comme dans la pensée qui l'anime : des romans et des nouvelles (131), des pièces de théâtre (27), des écrits politiques (4) et des textes autobiographiques (8), à laquelle s'ajoute une immense correspondance (plus de 40.000 lettres).

Certains livres comme « La mare au diable », « François le Champi » ou « La petite Fadette » sont longtemps restés présents dans les livres scolaires. Mais Najat Vallaud-Belkacem est passée par là.

Vous êtes morte, vous voilà devenue littérature.

-0-0-0-0-0-0-0-0-0-0-